

J'ai écrit *Tu meurs* il y a presque quinze ans. Celle qui dit « je » y était l'interprète de mon urgence, de mon impératif à consigner les derniers instants d'une vie qui disparaît, les progrès d'une maladie qui a gagné la partie. À l'occasion de sa réédition, j'ai relu ce livre que depuis je n'avais pas rouvert. J'ai été frappée par l'arbitraire de ma mémoire, comme elle avait trié, rangé, poussé sous le tapis des détails qu'à l'époque j'avais cru inoubliables. Ce livre avait été rédigé dans une sorte de fièvre, plus vite que toutes les bonnes raisons qui m'intimaient de ne pas le faire. Parce que l'on n'exploite pas ainsi la mort d'un ami, parce que ceux qui restent pourraient en être choqués, parce qu'on ne mêle pas à la maladie les exigences du sexe, parce que ce n'était pas écrit pour être aimable, pour faire plaisir, pour satisfaire qui que ce soit.

Ce livre, né après *Le divan* et son petit succès, fut une affirmation d'écriture. Il n'était ni réclamé ni attendu, il ne ferait pas plaisir aux gens que j'aimais, il me fâcherait peut-être avec certains. Mais je ne pouvais pas ne pas l'écrire, c'était cette histoire qu'il me fallait raconter, c'étaient ces mots qui m'encombraient. Sinon je me trahissais, je trahissais mes

prétentions d'écrivaine. Il y a de la sublimation dans l'écriture, pas forcément de la noblesse. En racontant cette histoire, j'admettais être un charognard qui se servirait du moindre événement significatif, tragique ou poétique, pour en nourrir son imaginaire et en tirer quelque chose qui parfois s'appellerait un roman. Exploitant ce drame, la perte d'un ami cher, je n'avais aucun prétexte derrière lequel me planquer, aucune intention consensuelle à invoquer. J'écrivais cette histoire parce que j'en avais envie, et n'en demanderais la permission à personne.

« S'autoriser soi-même » est une expression de Jacques Lacan qui court sous les fauteuils et divans des psychanalystes, même les plus freudiens. Avec *Tu meurs* je m'autorisais moi-même à écrire selon mon désir, qui ne rencontrerait pas forcément la demande de l'autre, éditeur ou lecteur. Un désir que je ne cesse d'interroger et dont je tire le fil – qui parfois se rompt – quoi que je fasse, où que je me tourne, dans tout ce que j'écoute. Un désir que le voisinage de la mort éclaire de façon crue et dérangeante. Un désir qui se faufile entre les mailles du chagrin et de la peur, qui se moque de toute bienséance, qui décuple de n'être pas bienvenu.

Le sexe rôde autour de la mort, surtout quand elle n'est pas convenue, qu'elle est injuste ou prématurée. Ce sexe-là pour autant n'est pas morbide, il éclabousse de vie, il en hurle la suprématie. Il est espoir démentiel quand tout s'est éteint, que notre propre mort n'est plus une vague hypothèse à confirmer. Il est appel à la jouissance, impérieuse exigence d'en être débordé quand tout appétit devrait nous avoir désertés. (On mange et boit volontiers après les enterrements, on rit entre les larmes). Et parce que nous sommes vivants,

se dissipera bientôt cette acuité de notre fin prochaine, nos désirs perdront de leur puissance, ils ne dérangeront plus notre imaginaire du deuil, leur exaltation s'estompera en même temps que s'effacera notre expérience de la mort. Qui ne nous apprend rien et ne nous prépare pas.

La femme de *Tu meurs* écrit pour retenir un passé qui à l'épreuve de son présent disparaît, dont elle craint l'effacement définitif. Celle que j'étais à l'époque, sans le savoir, écrivait pour retenir ce qu'elle croyait alors inoubliable, ces étapes qui annoncent la fin, son inéluctable. Car c'est le vivant de l'ami qui depuis longtemps a repris ses droits, ce sont nos rires, nos fâcheries préférées, nos jeunessees qui avaient poussé côte à côte. Relire ces pages n'efface pas ce vivant-là, au contraire. Il en devient plus intense, l'essentiel s'affirme sans concession... et se perd aussitôt. Comment vivre avec la conscience permanente du précieux et de l'éphémère de la vie ? C'est aussi en la gaspillant, en ne la respectant pas toujours, qu'on la vit pleinement, cette vie.

J'aime ce livre d'avoir été sincère. De m'avoir obligée à empoigner cette question : pour qui, pour quoi écrire ? D'y avoir répondu alors par : pour moi et parce que j'en ai envie (ce que je ne prétendrais pas pour tous mes ouvrages). Je profite de cette réédition pour remercier Nathalie, qui ne lira pas ces lignes. Parce qu'elle n'avait déjà pas lu *Tu meurs* à sa première parution, et qu'elle ne le lira pas davantage aujourd'hui. Elle aurait pu me demander de ne pas écrire cette histoire, et sans doute que je ne lui aurais pas obéi. Mais elle ne l'a pas fait, et j'en ai été soulagée.

Qu'est devenue la femme de *Tu meurs* ? J'imagine qu'elle a aimé de nouveau, presque par surprise, assurément malgré elle. Peut-être a-t-elle eu des enfants. Certainement pas par raison – avoir des enfants c'est redouter leur perte, la pire – mais parce qu'avec cet homme ils auraient écrit une tout autre histoire, emprunté un autre chemin, pris d'autres risques. Elle aurait changé de région, d'entourage, s'offrant la liberté de s'inventer autre que La Veuve, ce qu'elle n'aurait cessé d'être là-bas. Elle n'aurait pas fui, n'aurait pas refoulé un chagrin susceptible de la mettre à terre à chaque instant. Elle aurait vécu si complètement la perte de son amour qu'un jour elle se serait découverte légère, étonnamment disponible à la vie. Elle n'aurait jamais relu ses carnets, l'homme qu'elle craignait d'oublier occuperait sereinement ses pensées, souvenir heureux qui l'accompagnerait. Celui qui mourrait se serait peu à peu effacé de sa mémoire. Quelques images de sa maladie quelquefois s'imposeraient, à l'occasion d'un film ou d'une conversation, images qui ne la menaceraient pas. Elles existeraient dans les méandres d'une mémoire sélective qui, en accompagnant la mort, aurait embrassé la vie.

Je t'aime. Je t'aime et tu vas mourir.

J'ai rêvé la nuit dernière.

Depuis des semaines je m'abrutis dans le sommeil. Il ne m'en reste rien, pas une image, pas une impression, même pas de repos. Je dors comme on se saoule. Je m'oublie, j'oublie tout, je me réveille la gueule de bois et de travers, j'attends le soulagement de la prochaine cuite. Les « on » bien-pensants s'inquiètent de ce sommeil, sont rassurés qu'il ne me soit pas volé. Mais ces nuits-là ne me récupèrent pas, elles m'enfoncent davantage. Tant mieux. Je redoute les esprits clairs des matins entreprenants.

Sauf que cette nuit j'ai rêvé.

J'ai rêvé de sexe. J'ai rêvé des peaux, des mains sur mes seins, des doigts dans ma brousse, des cuisses collées aux miennes, des odeurs affolantes. Des dents pinçaient mes oreilles, des souffles frissonnaient ma nuque, des langues pénétraient mon anus, des suçons gobaient mes tétons, des bouches embrassaient ma pointe... Et des mains, encore des mains, rapides, éthérées et appuyées, caressantes et brutales, subtiles et frondeuses. Elles étaient innombrables et autonomes.

Leur convergence m'évaporerait, de nouveau je respirais. La jouissance est une inconnue. La sentir grandir c'est s'en alerter, en être explosé c'est s'en effarer, et se contracter, et capituler. Mon rêve la racontait. L'omniprésence de mains, de bouches et de langues devenait spirale autour de mon cône, dedans et dehors, qui l'excitaient et le buvaient, chaleur et moelleux qui le dévoraient. Je me suis dilatée, en floraison de mon bouton sans rose, large de plaisir et de cris.

Je me suis réveillée. En sueur. Sueur d'entre mes jambes, où ma main était crispée sur un orgasme qui palpitait. Je m'étais masturbée. Invoquant un plaisir qui braillait sa victoire. J'étais haletante, désespérée, la main figée sur mon triangle à vif. À vif de m'emporter encore. J'étais horrifiée, aspirant à jouir quand je voulais m'éteindre, dissociée de corps et d'esprit, coupable et excitée.

Coupable de ne plus empêcher ma main de gigoter dans les chemins de mon sexe. Et je me caressais, cette fois en toute conscience, en conflit de moi mais pas de mon ventre. Je dégoupillais des orgasmes qui n'attendaient que d'éclater, me consacrais au clitoris, à ses ardeurs incontinentes. J'exultais malgré moi, et fort, et beaucoup, indécente. J'étais ouverte, mes doigts s'enfonçaient sans égard ni prudence. Et je jouissais, je jouissais des recoins visités, du moindre pli exploré. Je jouissais une jouissance refusée et reprochée. En elle se reconnaissait mon dilemme.

Tu dormais. La bouche ouverte sur ta nuit qui s'allonge toujours plus. Étranger à mes cambrés, à mes coups de pied battant le plein de leur plaisir. J'ai posé cette main mouillée de mes sucs sur ton visage. Comme une incantation, un élixir qui te ramènerait des terres

d'en haut, ou d'en bas. L'odeur de vie te rappellerait-elle à la vie ? Traversée d'elle je ne doutais pas de sa magie.

Tu n'as pas bougé. Tu n'as pas frémi. Tu adorais les relents de mon désir, les bouffées de mon sexe. Tu accourais, tu bouffais cette chatte qui exsudait sa famine. Ce concentré d'appels ne te mobilise plus.

Cette nuit j'ai pleuré.

J'ai pleuré sur moi. Sur mes pouvoirs déçus, sur mon règne échu. J'ai pleuré mon corps qui ne te parle plus. Qui n'est plus puisque tu n'en veux plus.

J'ai besoin de l'homme que j'ai perdu pour accompagner celui que tu deviens : un souvenir, un enfant, un fantôme, un malade... J'ai besoin de notre avant pour ne pas te perdre maintenant.

J'ai assez d'un demain sans toi.

Tu vas mourir. Comme nous tous.

Non. Plus sûrement que nous.

Ta mort à toi se palpe, elle est tangible. Elle a un nom : Tumeur. Un insigne : Astrocytome de grade III. Elle s'est logée dans ton cerveau, au creux d'un ventricule, en un douillet recoin qui prévient tout chirurgien de l'en déloger.

Tu vas mourir.

La tumeur augmente. Elle s'épanouit dans une boîte crânienne inextensible. Ce volume n'a pas sa place, il se la crée. La tumeur comprime ton cerveau, étrangle sa vascularisation, contrarie l'écoulement du liquide céphalorachidien. Ton système neurologique se détériore, tu t'isoles peu à peu. Un jour – que je ne veux pas dater – tu vas sombrer dans une stupeur. Puis dans

le coma. C'est ce qu'on m'a raconté. C'est ce que je me dépêche d'écrire pour ne pas y penser. La tumeur continuera de s'étendre, de troubler ta régulation cardio-vasculaire. Tu respireras mal. Tu ne respireras plus. Tu mourras d'asphyxie.

Qu'est-ce que la mort ?... Toi qui l'étreins ? Toi qu'elle caresse ? M'éclairerais-tu avant d'y sombrer tout à fait ? M'aiderais-tu à concevoir l'inconcevable, à imaginer l'inimaginable, à admettre l'inadmissible ?

Non. Bien sûr. Tu ne peux pas. Tu n'es là qu'au ralenti. Ton corps peine à se mouvoir, tes mots se brouillent, leurs sens se confondent, ton regard est flou. Nous n'avons plus le même temps. Tu appréhendes mal l'espace. Tu te souviens d'il y a vingt ans mais tu ne sais plus l'heure d'avant. Cela s'aggrave. Tu es trop loin déjà pour que nos mots s'écoutent et se répondent. Même si tu parles je ne t'entends pas. J'ignore ce que tu dis. Tes paroles sont intraduisibles sous nos latitudes de vivants. Des vivants qui mourront tous et qui l'occultent en gueulant leur savoir.

Je t'aime, et tu vas mourir. Et je te déteste d'avoir commencé à mourir.

Qu'est-ce qui t'a pris ? Pourquoi t'es-tu laissé prendre ? Qu'a-t-elle bien pu te souffler pour que s'ouvre un coin de ta tête et qu'elle s'y invite, et qu'elle s'y installe ? Elle était donc si belle, la tumeur qui te meurt ?

Elle est maligne la garce. Elle est tenace. Elle est au cœur stratégique de ton cerveau. D'où partent et convergent les directives qui tiennent un corps en vie et en action. Elle est exactement où il ne fallait pas être.



Toute intervention provoquerait d'irrémediables lésions, mettrait à mal quelques fonctions vitales.

Il n'y a plus qu'à attendre. Attendre que la tumeur s'étale, que tu oublies de respirer...

La paresse du mal t'a gagné, tu t'es abandonné au confort d'une cellule qui s'emballe. Au lieu de te battre, de la virer, cette tumeur qui déborde à l'intérieur. L'intrigante a rompu les amarres de tes passions, de tes amis, de ton travail, de moi. Tu n'as plus d'envie, plus d'initiative. Insidieuse, elle se glisse entre toi et le monde, elle t'enferme dans son réel et t'isole de la réalité. Elle t'accapare la salope, elle te vole et me vire de là. Elle sait y faire. La tumeur maligne...

Moi qui me croyais reine. Moi qui, possédant ton cœur, concédais à d'autres les faveurs de ta queue. Ton nouvel amour a giflé mon arrogance.

Celle qui te meurt savait la fragilité d'un corps, l'insuffisance des techniques et des sciences, le dérisoire d'un amour qui ne veut pas finir, pas comme ça, pas si vite. C'est pour le retenir que je l'écris, pour le redire et le revivre. Pour continuer à t'aimer je ressasse comme je t'ai aimé. Comme je t'aime encore.